

Jean Paul II, le général Jaruzelski, des bimbos aux lèvres charnues... Machciński, maître dans l'art de l'autoportrait travesti. PHOTOS TOMASZ MACHCINSKI. COLL. B. DECHARME

«Photo Brut» de décalages

Première en France, une exposition présentée à Arles rassemble les créations photographiques d'artistes «bruts». Un trésor d'œuvres énigmatiques qui échappent aux critères de classement et qui racontent, à travers elles, l'histoire torturée de leurs auteurs.

Par
CLÉMENTINE MERCIER
Envoyée spéciale à Arles

Au milieu d'une planche dessinée de femmes en porte-jarretelles surgissent de fines jambes et des pieds chaussés de mules rouges à talons. Pour donner de la force à sa composition, Giovanni Galli, né en 1954, malade psychique depuis la mort de ses parents, interné dans une institution spécialisée, a découpé une photo de mollets féminins dans un magazine pour les coller au centre de son croquis. A la fois modèles pour ses esquisses, les morceaux de jambes semblent appartenir à une réalité qui échappe à l'auteur.

Pour la première fois montrée comme telle dans une exposition, la photo brute est l'une des plus étonnantes découvertes des Rencontres d'Arles 2019. Jamais les réalisations des artistes photographes ou collagistes dits de l'art brut n'avaient été ainsi regroupées par ce médium - à l'exception d'une exposition aux Etats-Unis. Les œuvres, exposées sur un vaste espace à l'Atelier de mécanique générale, ont été puisées dans la collection de Bruno Decharme (*lire ci-contre*), de l'American Folk Art Museum de New York et de collections privées.

Le plus souvent étranges, mystérieux, fermés sur eux-mêmes, les collages, tirages, dessins, découpages et les pages de papier glacé cousues échappent aux critères de classement. Ils ne sont ni beaux ni laids, mais contiennent un je-ne-sais-quoi de magnétique - ou de dérangeant - qui résiste aux définitions esthétiques préétablies.

Gros seins

Qu'entend-on par photo brute exactement ? Il s'agit de photos ou collages d'auteurs étrangers au monde de l'art et hors des circuits artistiques conventionnels, réalisés dans un cadre asilaire, dans la solitude familiale, dans l'isolement et la marginalité. Et, comme toujours dans l'art brut, ces œuvres énigmatiques, déraisonnablement ambi-



Sans titre, vers 1970. PHOTO MARCEL BASCOULARD. COLL. B. DECHARME



Sans titre, entre 1930 et 1945. ANONYME. COLL. B. DECHARME

Libération - Samedi 7 et Dimanche 8 Juillet 2019
" Photo Brut " de décalages / par Clémentine Mercier / p24 - 25

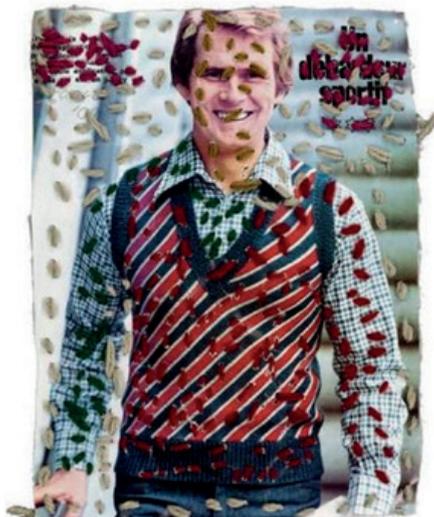
tieuses ou très modestes, encapsulent les histoires abracadabrantes de leurs auteurs.

Les photographes dits «bruts» sont peu nombreux. La photo, chère et technique, n'étant pas naturellement mise à la disposition des malades dans les hôpitaux, rares sont ceux qui se procurent un appareil. Ils le bricolent parfois, le peignent en vert quand la couleur noire du boîtier leur fait trop peur (August Walla) ou le plantent sur une chaussure en guise de trépied sur le rebord d'une fenêtre, comme l'a fait Tomasz Machciński, placé dans une école pour personnes handicapées après la mort de son père en camp de concentration, lui qui avait déjà perdu sa mère à 2 ans. Machciński, né en Pologne en 1942, qui a obtenu son appareil contre la réparation d'une montre, est depuis passé maître dans l'art de l'autoportrait travesti en personnalités connues : le pape Jean Paul II, le général Jaruzelski et une flopée de bimbos à gros seins et lèvres charmes. Au fil de l'exposition, la photographie apparaît clairement comme un espace d'éducation de soi et un réceptacle des obsessions, notamment amoureuses, érotiques, voire pornographiques.

«Aire d'envol»

Dans le monde décalé des fous et des marginaux, les images donnent corps aux fantasmes. Même la star des «brutistes», Aloïse Corbaz, amoureuse folle et déçue de l'empereur Guillaume II, pensionnaire de l'asile de la Rosière, intègre des couvertures de magazines montrant des couples amoureux à ses immenses dessins. A côté, elle y adjoint une photo de grosse saucisse suisse (?). «Le réel tel que la photo le perpétue intervient comme le repoussoir de son opéra délirant ou comme l'aire d'envol d'un délire expansif qui la rémunérât d'une existence invivable», écrit, dans le catalogue de l'exposition, Michel Thévoz, ex-directeur de la collection d'art brut de Lausanne, spécialiste de l'art des fous, des reflets dans les miroirs et de l'esthétique du suicide.

Dans une veine plus artisanale, le Japonais Kazuo Handa, fumeur inventé mort d'un cancer de la bouche en 2016, fabrique ses propres pipes sur lesquelles il collait des lamelles de magazines érotiques, associant ainsi tous les plaisirs buccaux. Plus clinique et sans la moindre émotion, le journal intime de l'homme d'affaires Günter K., photographe amateur, fait l'inventaire scrupuleux de sa relation adultère avec sa secrétaire dans des photos intimes : Margret au lit, dans sa salle de bain, devant sa machine à écrire... En face des portraits de Margret, Günter K. décrit méthodiquement leurs coïts et collectionne les plaquettes de pilules contraceptives, les ongles et les poils pubiens. Pour ajouter des exemples tout aussi bizarres à cette inédite collection, on peut citer les fascinants autoportraits travestis de Marcel Bascoulard, marginal vivant dans des cabanes à Bourges et mort assassiné, ceux de Jamot Emily Godée, clochardisée après la perte de ses deux enfants, ainsi que les terri-



Sans titre, broderie sur papier imprimé (photo de magazine), 2018. PHOTO ELKE TANGETEN. COLL. B. DECHARME



Sans titre, encre et crayon sur papier imprimé (magazine érotique), entre 1980 et 1990. ZDENEK KOSEK. COLL. B. DECHARME

fians autoportraits de Marian Henel, né d'un viol, qui se gavait de sucre et achetait son matériel photo avec l'argent qu'il gagnait à l'atelier de tissage de l'hôpital. Habillé en femme, il photographiait son cul qu'il souhaitait le plus gros possible. Si «Photo Brut» sort des sentiers battus et ose parfois de terribles images, les auteurs ne sont pas pour autant des extraterrestres, comme le rappelle Michel Thévoz. Ils n'échappent pas à un certain conditionnement visuel. Leur maladresse qui infuse

l'expo, leur intimité dévoilée, fait de nous les témoins voyeurs et intrigués d'une photographie à part, précieuse car rarement exposée.

PHOTO BRUT
COLLECTION BRUNO DECHARME ET COMPAGNIE
Atelier de mécanique générale, Parc des ateliers, Arles, jusqu'au 22 septembre.

CATALOGUE PHOTO BRUT
éd. Flammarion, 322 pp., 49 €.

«On est dans une émotion sans manipulation»

Le collectionneur Bruno Decharme revient sur sa découverte et sa fascination pour la photo brute.

Dans son appartement du Nord-Est parisien, Bruno Decharme, qui dévoile sa collection dans «Photo Brut» à Arles cet été (lire ci-contre), revient pour Libération sur sa passion de collectionneur. Assistant stagiaire de Jacques Tati dans sa jeunesse, il est devenu réalisateur de films documentaires, de fictions – l'Extraordinaire Ascension de Maurice Bellange (1979), Rouge ciel (2009) ou Jaadu/Faiz Ali Faiz et Titi Robin (2010) – et de portraits

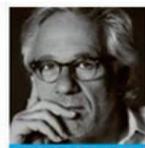
d'artistes. Discrètement nichées dans sa bibliothèque, des blacks dolls – poupées fabriquées par les nounous noires aux Etats-Unis entre 1840 et 1940 – et le dessin d'un malade anonyme déniché dans un hôpital psychiatrique allemand observent notre conversation sur un canapé orange.

Comment en êtes-vous venu à collectionner des photos brutes?
Je collectionne de l'art brut depuis la fin des années 70. J'accumule, j'achète, j'échange sans faire de distinctions entre les sculptures, les photos, les écrits, les dessins... Je suis tombé dans l'art brut après des études de philo et d'histoire de l'art. J'avais découvert dans les années 70 le musée de l'art brut à Lausanne. Cela a été un choc. Il n'y avait pas de marché à l'époque, on échangeait tout cela entre passionnés. Aujourd'hui, cela intéresse le grand public, mais avant c'était marginal, un truc d'intellectuels, de psychiatres... Aujourd'hui, j'ai près de 8000 œuvres que je prête régulièrement. C'est devenu un monstre.

D'où viennent les photos de votre collection?
Elles proviennent d'hôpitaux psychiatriques, de lieux de marginalité ou de collectionneurs qui n'en voyaient pas l'intérêt. Il y a tout juste un an, je m'ennuyais à l'hôpital après une intervention bénigne, j'ai vu qu'il y avait 450 photos (photos, montages, collages, broderies sur photos) dans ma collection et me suis rendu compte que l'on n'avait jamais fait d'expo photo dans le domaine de l'art brut. A Lausanne, il y a quatre artistes qui utilisent la photo, pas plus... Au

Folk Art Museum de New York, il y en a peu aussi. J'achète sans mettre dans des catégories et après j'organise. La collection est gérée par ABCD [Art brut connaissance & diffusion, ndlr], un groupe de chercheurs, d'universitaires. En général, on me signale des œuvres, qui surgissent parfois dans de petites expositions, et je vois comment cela peut se gérer avec les ayants droit. Pour acheter, je passe par des intermédiaires. Car l'accord des artistes peut changer, leur parole peut varier du jour au lendemain. Les ayants droit, les familles, les médecins sont garants du projet.

Pourquoi classez-vous Miroslav Tichý dans la photo brute?
Miroslav Tichý a désappris tout sa vie pour arriver à une clochardisation physique – c'est tout juste si on ne lui jetait pas des cailloux à la



BRUNO DECHARME

INTERVIEW

figure – et psychique. Il a inventé son appareil photo. Ce gars est un voyeur qui passe son temps à photographier les filles à la piscine, mais on n'est pas dans la perversion. Il s'est complètement abandonné en vivant avec des photos partout

autour de lui. Elles parlent de son histoire intime qu'il ne voulait surtout pas montrer. On est dans une émotion sans manipulation, avec une construction mentale particulière qui casse les codes.

Votre plus belle découverte?
Je suis un amoureux de Zdenek Kosek, celui qui redessine sur les photos érotiques. Ce qui me fascine, c'est que pour ces artistes tout fait sens, il n'y a pas un son, une image, un élément naturel qui ne fasse pas sens, il faut tout contenir dans les images pour que leur monde tienne debout. Je ne veux rien savoir de l'artiste quand j'achète une œuvre, je me renseigne dans un second temps, il peut y avoir des histoires extraordinaires avec des œuvres pas terribles... Le premier que j'ai acheté en photo, il y a trente ans, c'est August Walla, un artiste du Gugging [établissement psychiatrique situé à la périphérie de Vienne]. A Vienne, un psychiatre grand amateur d'art invitait une quinzaine de personnes dans une maison des artistes pas loin de l'hôpital psychiatrique, et il y avait une galerie où l'on vendait les œuvres des malades. J'ai passé une journée avec August Walla, il était avec sa mère et ne me lâchait pas la main. Il faisait des photos et de la peinture. J'en ai quatre ou cinq. Aujourd'hui, cela vaut une blinde.

Recueilli par C.Me.